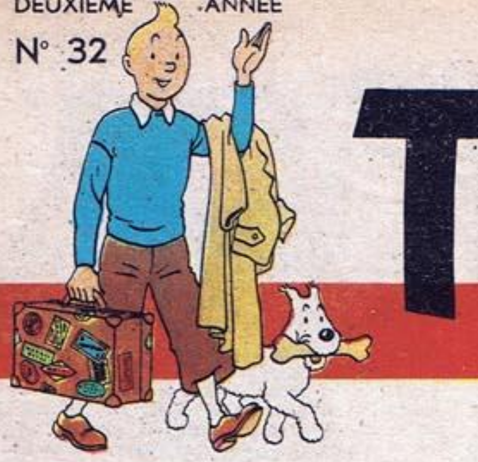
DEUXIEME ANNEE
N° 32
7 AOUT 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS

EDGAR-JACOBS

Ces deux mystérieux personnages semblent redouter quelque chose. Les reconnaissez-vous ?...

(Voir p. 16)

DANS UNE SEMAINE A VIRELLES LES TROIS JOURNÉES DE TINTIN

BIENTOT, les journées de Virelles éclateront au milieu de l'été. Encore huit jours, et tous les amis de Tintin, grands et petits, se retrouveront au bord de l'étang de Virelles où doit se dérouler le grand concours de petite navigation, doté de 50,000 francs de prix.

Mes amis, êtes-vous prêts à entreprendre le voyage ? Des trains spéciaux partiront de Bruxelles et de Liége, en direction de Virelles, et des embarquements auront lieu à Charleroi et à Namur.

Lisez et relisez très attentivement toutes les indications qui vous ont été données en ce journal, afin que vous soyez des nôtres, le 15 août, le 16 août, le 17 août, et que tous ensemble nous puissions former, en ces journées inoubliables, la grande chaîne de l'amitié.

J'insiste sur un point : il ne faut pas nécessairement participer au concours pour être présent à Virelles aux jours de l'Assomption. Ce sont tous mes amis que je souhaite retrouver là-bas, les petits et les grands, les enfants et leurs parents, tous ceux que Tintin amuse et intéresse.

Tous mes amis, et particulièrement les membres du Club Tintin que je reconnaîtrai à l'insigne qu'ils porteront, ces jours-là fièrement, à la boutonnière. C'est à leur intention que j'adresse mon troisième message secret, lequel ne peut être lu que par eux, à l'aide de la grille que je leur ai fait envoyer.

Voici ce message :

E	S	A	E	S	U	D	R	U	P
R	T	C	B	T	I	E	R	E	T
N	I	S	A	E	O	T	N	C	O
N	T	T	L	D	E	T	R	A	I
E	O	T	N	I	E	S	5	T	O
D	O	O	N	U	E	D	V	E	%
T	I	S	R	U	R	R	A	T	E
O	C	D	U	E	L	A	L	T	T
I	E	R	E	S	T	L	N	E	S
E	T	T	I	T	E	N	R	R	S

Ainsi donc, tous à Virelles le 15 août. Les navigateurs en herbe pour y participer à notre grand concours de petite navigation. Les membres du Club Tintin parce qu'ils doivent mettre un point d'honneur à se rendre partout où Tintin sonne le rassemblement de ses amis. Les autres, tous les autres, ceux qui lisent le journal chaque semaine et relisent les albums de « Tintin et Milou » chaque jour, parce qu'ils auront l'occasion, en ces journées mémorables, de s'amuser et de s'ébattre au grand air, dans un des sites les plus merveilleux de notre pays.

Ah! dans une semaine, mes amis, vous pourrez vous baigner au creux des fraîches eaux, vous pourrez vous livrer à toutes sortes de jeux nautiques qui seront mis à votre disposition, vous pourrez canoter, pêcher à la ligne, faire un tour de manège, des promenades dans les bois d'alentour, que sais-je encore !

Et lorsque viendra le soir, les scouts organiseront pour vous des feux de camp; ils chanteront leurs beaux chants routiers; certains d'entre vous dormiront avec eux sous la tente; et quels rêves, dites, quels rêves vous allez faire !

Jeudi prochain, pour la dernière fois je vous parlerai de Virelles — de ce pays enchanté où tout est jeu, rires, chansons et amitié.

Bonne poignée de main, mes amis.

Tintin



MON COURRIER

DARMS ANDRE, Forest. — Je te félicite de répandre avec tant d'enthousiasme le journal parmi tes camarades et même tes professeurs. Bien qu'une marche de « Tintin et Milou » ait été composée par un excellent musicien, tu peux toujours nous en soumettre une autre : nous l'écouterons avec plaisir. Je ne puis te mettre en rapport avec d'autres membres du Club : c'est à votre insigne que vous devez vous reconnaître.

PIRON CHRISTIANE, Mons. — Merci pour ta légende. Bien sûr, tu peux nous envoyer quelques mots amusants. Je transmets ton message : « Désire avoir une correspondante suisse de 15 à 18 ans, s'exprimant en français ». Bonne chance !

DE LE VINGNE JEAN, Godinne. — Tu souhaitais qu'on publiât des histoires de « Quick et Flupke » : tes désirs se sont réalisés, n'est-ce pas ? Je suis heureux d'apprendre que tes frères, qui sont officiers, lisent « Tintin » avec intérêt. Nous aussi, nous espérons faire de « Tintin » le journal de TOUS les jeunes.

VANPRAAG CLAUDINE, Ohain. — « Le Temple du Soleil » paraîtra certainement en album, mais il faut d'abord en terminer la publication dans le journal. « Le Sceptre d'Ottokar » sera mis en vente, cette année, avant la St-Nicolas. Bientôt, un concours.

Même si tu ne participes pas à notre grand concours, viens à VIRELLES !... ON S'AMUSERA FERME !...

BISON ROUGE, Woluwé-St-Lambert. — Tu peux toujours nous envoyer des devinettes, mais la place pour les publier est très limitée. Jules Verne est né à Nantes en 1828 et mort à Amiens en 1905. Je pense bien que le major Wings parlera des cerfs-volants.

THIEBAULD ANDRE, Godinne. — Les anciens ignoraient le papier : ils écrivaient sur des feuilles, des écorces, des tablettes enduites de cire, sur du plomb, et enfin sur l'écorce du papyrus, d'où est né le mot papier. Plus tard, on se servit du parchemin. Ce sont les Chinois qui, les premiers, fabriquèrent le papier (IIe siècle avant J.-C.). L'invention de l'imprimerie hâta le développement de cette industrie, surtout au XVe s. Les premiers missionnaires furent les apôtres eux-mêmes : saint-Paul alla prêcher la foi jusqu'en Asie Mineure.

LIGNIAN JEAN, Rumes. — Une chronique policière? Pourquoi pas ? Mais nous commencerons par un roman policier. Tous les collaborateurs de « Tintin » te remercient pour les félicitations que tu leur as adressées et t'envoient leurs amitiés.

VERGOUWEN PAUL, Anvers. — « Le Sceptre d'Ottokar » se trouvera en librairie dans quatre mois au plus tard. Le capitaine Haddock, M. Tournesol et moi-même nous te saluons très cordialement.



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique* au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo:* à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER

























(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

MAINTENANT que te voilà pourvu d'une belle tente, tu es prêt à partir avec nous pour Virelles. Mais écoute encore ces quelques conseils.

Evite de bourrer ton sac de voyage. Même si tu ne pars que pour quelques jours, il est nécessaire d'emporter des vêtements de rechange; chemise, culotte et chaussettes. Mais pourquoi t'encombrer d'un pyjama? Il est si facile d'enfiler pour la nuit tes vêtements de rechange.

Couverture : *l'idéal est évidemment, un sac de couchage (surtout s'il est en duvet), mais ils sont encore très chers. N'oublie pas, d'autre part, qu'une couverture légère en laine moelleuse est infiniment plus chaude que deux couvertures de coton.*

Des sandales *ne sont pas un bagage superflu; elles pourront te servir de chaussures de rechange et reposeront tes pieds à l'étape.*

Tapis de sol : *emmagasine-le au sommet de ton sac de manière à pouvoir le déballer dès ton arrivée au camp.*

Gamelle : *Je te déconseille d'acheter une de ces gamelles américaines qui sont plates et qui ne peuvent servir qu'à la cuisine individuelle. Munis-toi plutôt d'une gamelle classique, ovale; elle te coûtera moins cher et te rendra plus de services.*

N'oublie surtout pas d'emporter un gros chandail de laine (tu en auras besoin, le soir) et un imperméable pour les jours de pluie (même si tu pars à l'étranger).

Bien à toi. Nous nous reverrons les 15, 16 et 17 août à Virelles !

BISON SERVIABLE.





















ON a toujours répété aux débutants : Le photographe doit avoir le soleil dans le dos. Cela pouvait avoir sa raison d'être autrefois, lorsque les plaques très lentes ne permettaient guère la prise d'instantanés. Mais, avec le matériel moderne, ce slogan doit être abandonné.

Dans cette position, votre sujet recevra le soleil de face. S'il s'agit de personnes, elles seront éblouies et feront d'horribles grimaces; quant aux monuments et paysages, ils manqueront totalement de relief, faute d'ombres visibles. Et ce qui est pire, en général la seule ombre visible sera la vôtre, formant une longue tache noire au premier plan. Donc, évitez toujours d'avoir le soleil dans le dos.

Avec le soleil de côté, au contraire, et suivant votre position, vos sujets prendront de la vie; les différents plans se marqueront et donneront de la profondeur aux paysages; les moindres détails d'architecture ressortiront et seront mis en valeur.

La seule chose que vous deviez éviter (et c'est important), c'est que le soleil vienne frapper la lentille de votre objectif. Vous n'avez qu'à vous arranger pour que votre appareil soit à l'ombre d'une maison ou d'un arbre; c'est presque toujours possible. Et s'il ne se trouve aucun abri naturel, rien ne vous empêche de faire tenir, par un aide, un objet quelconque qui fasse un peu d'ombre sur vous; vous pouvez même, à la rigueur, abriter vous-même votre objectif avec le bord de votre chapeau.

Il est assez intéressant, parfois, de photographier à contre-jour, c'est-à-dire, en face du soleil. Bien entendu, comme je viens de l'expliquer, vous devez vous tenir de manière qu'une partie de votre sujet, un arbre, une maison, un personnage, cache précisément le soleil. Les différents plans ressortiront alors en sombre sur fond

... DU MYSTÈRE
...Jo, Zette et Jocko















(A suivre.)



EMILE MASSON... LE FILS DU PERE

(Suite et fin.)

LES Liégeois n'ont pas mal choisi en prenant Emile Masson père et fils comme idoles, vous disais-je jeudi dernier. En effet, d'un simple point de vue sportif, ce choix est déjà parfait. Emile Masson senior a remporté plusieurs grandes épreuves internationales; Emile Masson junior aussi. L'un et l'autre apparaissent même au palmarès d'une épreuve magnifique et redoutable entre toutes, à quelque vingt ans de distance : Bordeaux-Paris.

En outre, Emile-le-Fils s'est illustré dans Paris-Roubaix et dans le championnat de Belgique qu'il a remporté en 1946 et 1947. Cette dernière victoire lui a donné une des plus inexprimables joies de sa carrière. Ah! Comme il le désirait ce nouveau titre de champion de Belgique! N'était-ce pas la meilleure réplique à adresser à ceux qui prétendaient — un peu hâtivement — qu'Emile junior « était fini » ?

C'était d'ailleurs mal connaître notre sympathique champion de Belgique, c'était mal apprécier sa volonté. C'est ce qu'il faut surtout mettre en relief quand on parle de Masson : sa volonté, une volonté mise au service de l'intelligence et de l'honnêteté et qui lui a permis de réaliser le miracle de sa résurrection. Car vous le savez, notre héros a été prisonnier de guerre pendant cinq ans. Malgré toute sa valeur sportive, Masson a été maintenu captif jusqu'en 1945, par les Allemands qui ne lui pardonnaient pas d'être Wallon. La plupart ne se seraient jamais relevés d'une si dure épreuve, leur carrière sportive eût été brisée. Mais Emile Masson, épaulé par son père, a dit : JE VEUX ! On sait la suite. Quel admirable athlète! Quel exemple pour nous, mes amis.

E. T.



plus clair, avec généralement moins de détails. Mais l'effet obtenu est souvent très artistique. Essayez, cela en vaut la peine.

Je crois utile d'attirer votre attention sur les sujets en mouvement : véhicules rapides, personnages ou animaux courant. Il faut toujours éviter de les photographier lorsqu'ils passent devant votre appareil en traversant le champ de votre viseur. La vitesse du déplacement risque de les rendre totalement ou partiellement flous. Si, pour les saisir au bon moment, vous les suivez en déplaçant votre appareil, ils seront peut-être nets, mais alors c'est le fond, les objets immobiles qui seront flous. Evidemment, cela peut rendre un certain effet de vitesse déjà beaucoup vu; mais je ne vous conseille pas d'en abuser. Tâchez, par contre, de saisir ces sujets au moment où ils viennent obliquement vers vous, ou quand ils s'éloignent de vous. Leur déplacement par rapport à l'objectif sera peu important, et le résultat sera bien meilleur.

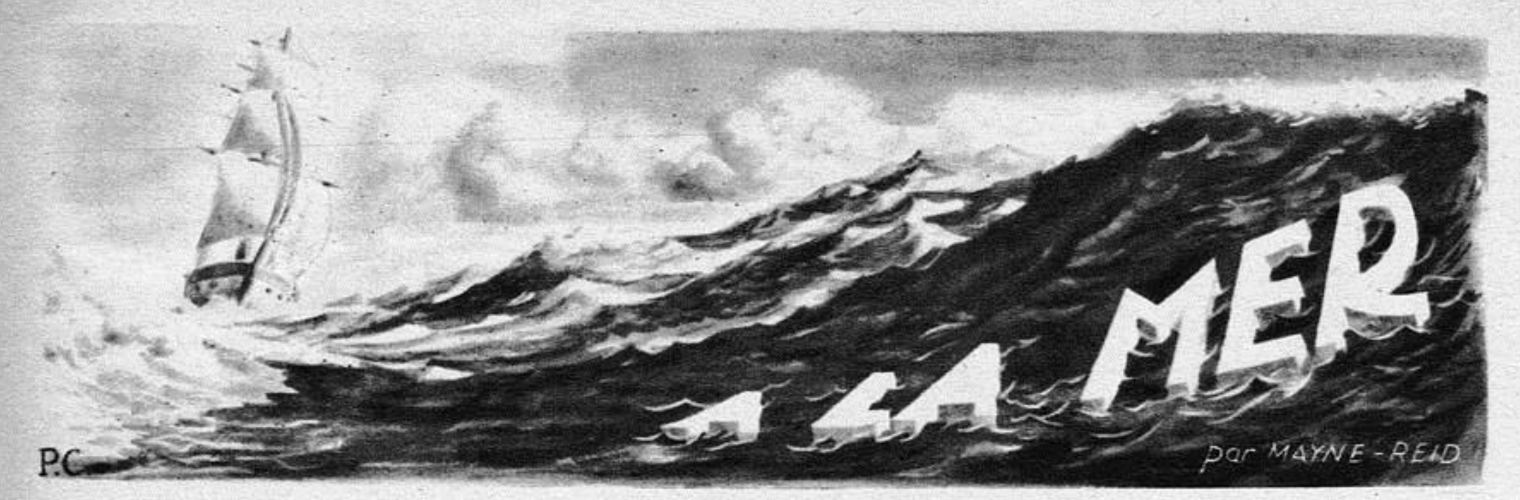
Je dois aussi vous recommander d'éviter de multiplier les « groupes » où tout le monde se serre les uns contre les autres, en des poses empruntées et avec des sourires figés.

Prenez, au contraire, des « scènes ». Postez-vous au bon endroit, prêt à appuyer sur le déclencheur, et attendez quelques minutes, que l'on ne s'occupe plus de vous. Quand vous estimez que chacun de vos personnages a repris une pose naturelle, faites votre instantané. N'ayez pas honte, si la scène n'est pas naturelle, de ne rien photographier du tout.

Quand vous sortez avec votre appareil, regardez tout autour de vous avec l'œil d'un photographe. Tâchez de devenir un « chasseur d'images », et apprenez à saisir les images vraiment intéressantes qui se présenteront devant vos yeux.

N'ayez pas peur de l'originalité, les portraits eux-mêmes y gagneront.

T. Tournesol



La décharge de nos armes avait justement produit un effet contraire à celui que nous avions espéré : au lieu d'intimider nos assaillants, elle ne fit qu'augmenter leur fureur; et, abandonnant leurs camarades blessés, ils revinrent sur nous avec l'intention évidente de ne plus différer l'attaque.

Nous touchions à l'instant critique : j'avais saisi l'un des plus gros tisons du foyer, Ben Brace tenait à deux mains son vieux mousquet, prêt à en faire usage pour frapper autour de lui. Mais à quoi bon cette vaine défense? Vaincus par le nombre, alors même qu'isolément chaque mandrille n'eût pas été plus fort que deux hommes, nous aurions été mis en pièce par ces dents terribles qui grinçaient autour de nous, si un moyen de salut ne s'était présenté à l'esprit de Ben Brace.

Il est étrange que cette idée ne nous soit pas venue plus tôt.

A l'instant où l'espoir nous avait complètement abandonnés, nos yeux se tournèrent par hasard du côté de la chambre des morts, creusée dans le baobab. Nous n'avions pas remis à sa place le morceau d'écorce qui lui servait de clôture, et l'entrée en était restée béante. Cette vue nous frappa tous les deux, et, poussant un cri de joie, nous nous précipitâmes vers cet asile qui nous était offert.

Bien que la porte fût étroite, nous la franchîmes en un clin d'œil; un lapin ne se glisse pas plus rapidement dans son terrier et les mandrilles, qui nous poursuivaient, n'avaient pas eu le temps de nous rejoindre, que nous étions de nouveau en compagnie des trois squelettes.

RESUME. — Le jeune Will s'est engagé à bord de « la Pandore ». Il s'aperçoit bientôt qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Le navire atteint la Guinée où doit se faire le chargement des esclaves. Will et son protecteur, le matelot Ben Brace, descendent à terre. Après avoir tué un lion qui les avait attaqués nos deux amis atteignent un baobab. Ils découvrent dans le tronc creux de l'arbre, une sépulture où ont été déposés trois cadavres de nègres... Durant la nuit ils se réveillent en sursaut. Une tribu de babouins les attaque...



J'avais saisi le plus gros tison du foyer...

CHAPITRE XXX

Toutefois, il ne faudrait pas croire que nous fussions complètement rassurés. Notre subite disparition avait d'abord étonné les mandrilles, qui n'avaient pas essayé d'entrer avec nous dans l'intérieur du baobab; mais toute la bande nous avait suivis, et il était facile de voir qu'ils ne tarderaient pas à franchir l'entrée de la cellule, devant laquelle ils continuaient leurs démonstrations menaçantes.

Le caveau était toujours ouvert; nous n'avions pas eu le temps de ramasser la plaque d'écorce qui en constituait la porte; elle gisait au dehors, et il était impossible de sortir pour aller la chercher. La cellule ne renfermait rien que nous pussions opposer à l'invasion de nos terribles assaillants; tout ce que nous pouvions faire, c'était de leur interdire l'entrée de la caverne, en essayant de les repousser, Ben avec son mousquet, et moi avec le tison que j'avais toujours à la main; lorsque ces armes viendraient à nous manquer, nous prendrions nos couteaux et nous soutiendrions la lutte du mieux qu'il nous serait possible : car, une fois que les babouins pénétreraient dans la cellule, notre mort était certaine.

Les brutes vociférantes s'étaient rassemblées vis-à-vis de nous, et occupaient tout l'espace qui existait entre le feu et le baobab; elles se détachaient comme de noirs démons sur la flamme du foyer, elles dansaient follement autour de leur camarade que Ben avait tué, et poussaient des cris plaintifs entremêlés de clameurs effroyables qui exprimaient la rage et le désir de vengeance. Autant que je pus en juger, les mandrilles étaient plus d'une soixantaine; quelques-uns d'entre eux gambadaient en face de nous et paraissaient n'attendre qu'un signal pour s'élancer dans la caverne.

— Si nous pouvions ramasser la porte, dis-je à mon compagnon, en regardant la planche qui gisait par terre.

— C'est impossible, répondit Ben; nous serions bientôt en mille pièces si nous mettions le nez dehors; mais que je sois pendu, petit Will, si je n'ai pas une idée ! Nous nous passerons de la porte; empêche-les seulement d'entrer pendant que je vais établir ma barricade; prends le mousquet, ça vaut mieux qu'un gourdin. Attention, camarade ! et repousse-moi tous ces monstres. Bravo ! petit Will, bravo !

Lorsqu'il m'eut indiqué la manière de m'y prendre, Ben se glissa derrière moi sans que je pusse deviner dans quel but il s'éloignait. A vrai dire, je ne pris pas le temps de chercher quel pouvait en être le motif, car les babouins étaient maintenant résolus à forcer l'entrée de la cellule, et j'avais besoin de toute ma force et de toute mon activité pour les maintenir à distance avec le bout du vieux mousquet. Chacun, l'un après l'autre, posait le pied sur le bord de l'étroite ouverture, et allait ensuite rouler par terre, où je l'envoyais d'une main dont l'imminence du péril décuplait la vigueur. Mes coups se succédaient avec la rapidité de ceux d'un forgeron qui a peur de voir refroidir le morceau de fer placé sur son enclume.

Néanmoins, je n'aurais pas eu longtemps la force de continuer cet exercice; je commençais à faiblir, et la foule implacable me pressait de plus en plus, lorsque je sentis mon compagnon passer à côté de moi. La caverne s'assombrit immédiatement, et je ne distinguai plus notre feu qu'à travers quelques fentes qui permettaient à la lumière de pénétrer dans la cellule.

D'où provenait cette obscurité subite? La flamme ne s'était pas éteinte, puisque je l'apercevais toujours. Etait-ce mon compagnon qui s'exposait ainsi aux coups furieux de nos assaillants ?

Pas le moins du monde; Ben Brace avait mieux à faire que de s'offrir en holocauste à ces affreux mandrilles. J'étendis la main, je palpai l'objet qui venait d'être placé entre nous et la foule hurlante, et je reconnus que c'était l'un des trois malfaiteurs.

Ben s'était emparé de la momie et l'avait enfoncée comme un coin entre les parois de l'ouverture, qu'elle bouchait presque entièrement dans le sens de la hauteur. Cependant la barricade n'était pas encore terminée; mon compagnon, après m'avoir dit de maintenir le squelette à la place où il venait de le poser, alla en chercher un autre qu'il appliqua de manière à nous enfermer tout à fait.

La scène, en dépit de l'endroit qui lui servait de théâtre, avait un côté plaisant qui nous aurait amusés en toute autre circonstance; mais nous étions loin d'avoir envie de rire : la position

était trop désespérée. Bien que notre barricade fût un heureux expédient, il ne pouvait nous donner qu'un répit temporaire; les babouins allaient attaquer les momies, et ne tarderaient pas à renverser l'obstacle que nous leur avions opposé.

Toutefois, il existait entre les deux squelettes un léger espace qui permettait à Ben d'introduire le canon de la reine Anne, et, à côté de cet espace, une petite fente où j'enfonçai mon bâton, de manière que nous pûmes continuer à repousser les mandrilles et à les empêcher de démolir notre barricade.

Par bonheur, l'ouverture du caveau allait en se rétrécissant du dedans au dehors, comme les meurtrières d'une forteresse, et les momies, fortement appuyées contre les joues de l'embrasure, n'auraient pu être arrachées de l'extérieur qu'avec infiniment de peine. Ainsi, tant que les babouins ne les auraient pas mises en morceaux, nous pouvions nous croire en sûreté.

Pendant plus d'une heure, nous ne fîmes pas autre chose que d'avancer et de retirer nos armes, qui allaient et venaient avec la régularité d'un pendule. Enfin l'ennemi parut faiblir, ses attaques étaient moins vives et surtout moins fréquentes; les babouins commençaient à comprendre qu'ils ne pouvaient pénétrer dans l'endroit où nous étions, et les coups qu'ils avaient reçus avaient considérablement refroidi leur ardeur.

Mais, bien qu'ils eussent fini par abandonner le siège, ils continuaient à pousser les mêmes cris. Nous ne pouvions plus les voir; notre feu, en s'éteignant, les avait plongés dans l'ombre; pas la moindre lueur ne pénétrait sous la voûte du baobab, et nous passâmes le reste de la nuit au milieu de l'obscurité la plus profonde, mais non pas du silence.

Nous écoutions d'une oreille attentive ces voix discordantes qui hurlaient, glapissaient et gémissaient autour de nous, espérant qu'elles allaient s'éloigner, et que nous entendrions un bruit de pas qui nous indiquerait le départ des babouins. Vaine espérance ! Les cris retentissaient toujours auprès de nous, et rien n'annonçait que les mandrilles fussent disposés à partir.

C'est assurément l'une des nuits les plus épouvantables que nous ayons jamais passées, mon compagnon et moi. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il nous fut impossible de fermer l'œil.

Nous restâmes plongés dans les plus vives appréhensions, espérant toutefois qu'au point du jour les babouins reprendraient leurs habitudes et regagneraient la forêt.

Hélas ! Quand le matin fut arrivé, nous vîmes avec désespoir qu'ils ne songeaient pas à déguerpir. Il était facile de comprendre, à leurs cris et à leurs gestes, que le siège continuerait longtemps encore. Plus nombreux que la veille, ils étaient au moins un cent. Les atroces créatures apparaissaient de tous côtés, les unes accroupies sur le sol ou perchées sur les branches, les autres formant un groupe animé auprès du cadavre de la victime de Ben, ou entourant celui de leurs camarades que j'avais blessé moi-même.

De temps en temps, quelques individus se réunissaient, et, probablement poussés par un nouvel accès de fureur, se dirigeaient vers notre cellule et cherchaient à démolir notre barricade. Nous les repoussions comme nous l'avions fait la veille; ils se retiraient dès qu'ils s'étaient convaincus de l'inutilité de leurs efforts, jusqu'à ce qu'un incident quelconque réveillât leur colère et leur inspirât la pensée de revenir à l'assaut.

Telle fut leur conduite pendant toute cette journée qu'ils nous obligèrent à passer dans notre funèbre asile. Nous avions augmenté la force de notre barricade en ajoutant la troisième momie aux deux autres, et nous commencions à croire que cette barrière serait suffisante pour arrêter nos assaillants; mais nous ressentions les atteintes d'un ennemi non moins terrible que les mandrilles, et dont il nous serait encore plus difficile de repousser les attaques. Nous le connaissions déjà, il nous avait fait souffrir mille tortures à la cime du dragonnier, et nous le retrouvions plus puissant que jamais dans l'intérieur du baobab : c'était la soif; elle brûlait nos lèvres, et chaque instant la rendait plus dévorante. Comment pourrions-nous l'endurer, si le siège que nous étions condamnés à soutenir se prolongeait seulement pendant une heure?

Le soir était venu et le siège durait encore. Les brutes obstinées demeurèrent sous le baobab pendant toute la nuit suivante, et, quand l'aube du second jour vint à paraître, nous les vîmes plus nombreuses et plus implacables qu'elles ne l'avaient jamais été.

Que faire et que devenir? Epuisés de fatigue, n'ayant eu ni repos ni trêve depuis quarante-huit heures, dévorés par la faim et surtout par la soif, notre mort était prochaine. Sortir du réduit où nous agonisions, c'était nous faire écharper; y demeurer, c'était mourir plus lentement au milieu de tortures effroyables.

Nous étions assis l'un auprès de l'autre, dans un état d'accablement impossible à décrire. Nous avions de nouveau songé à nous frayer un passage à travers les rangs des mandrilles et à leur échapper par la fuite; la chose eût été praticable en rase campagne : car si les babouins courent avec assez de rapidité dans les bois, où ils trouvent à chaque pas des branches d'arbre à saisir, il n'en est pas de même en terrain découvert où, bien qu'ils marchent mieux que la plupart des quadrumanes, il est facile à un homme de les gagner de vitesse.

Mais c'était tout d'abord qu'il fallait tenter cet expédient; nous aurions pu franchir le cercle qu'ils formaient autour du baobab, en profitant de l'indécision où les avait jetés la surprise qu'ils avaient éprouvée en nous voyant, et la crainte que leur inspirait notre feu; mais à présent leur nombre avait grandi, leur fureur s'était exaspérée, ils nous entouraient avec l'intention formelle de satisfaire leur vengeance, et nous étions bien sûrs de tomber sous leurs coups.

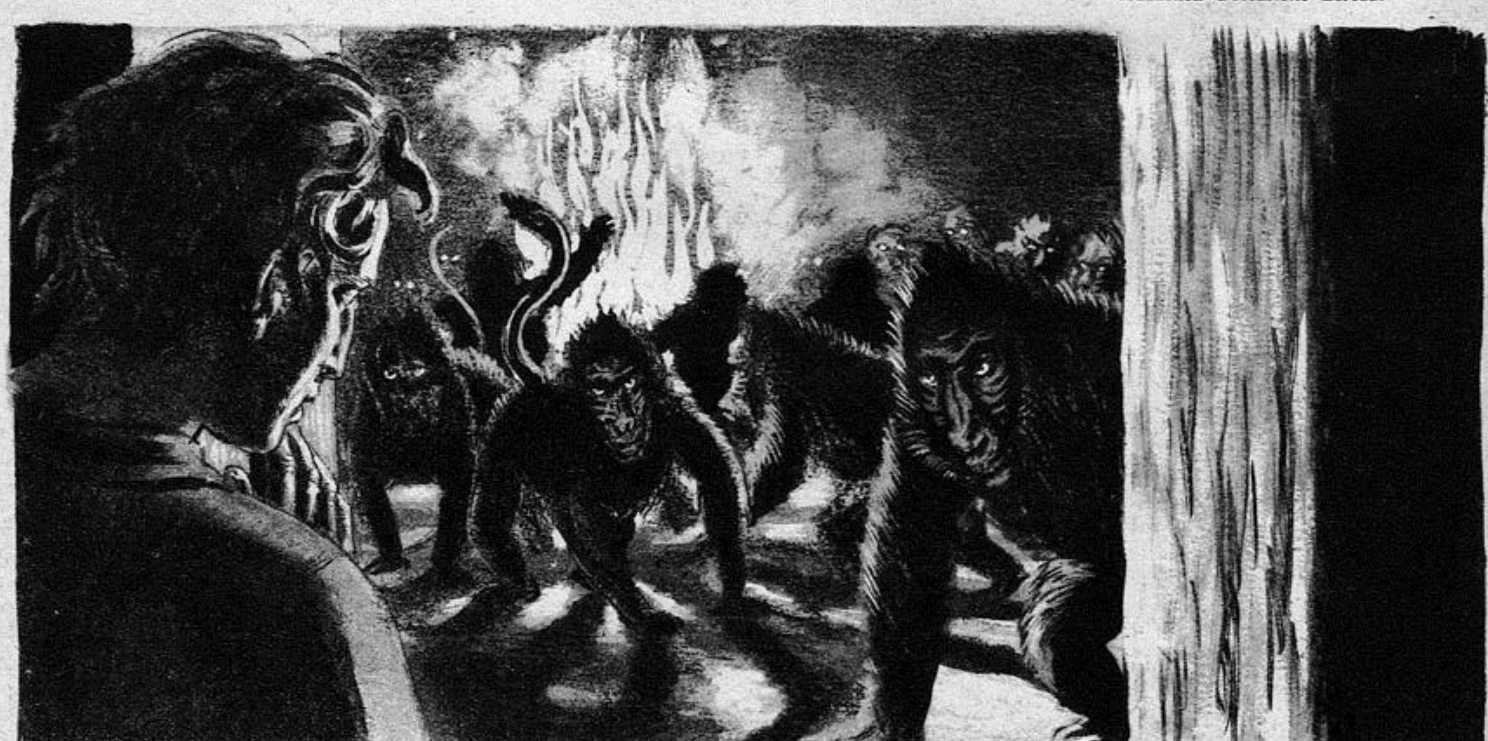
Néanmoins la soif nous torturait d'une manière si horrible que nous nous décidâmes à braver la colère des mandrilles; ce serait toujours une mort plus prompte.

— Mieux vaut en finir tout de suite, disait Ben, que d'éterniser notre supplice.

J'étais du même avis : nous aurions un terrible moment à passer, mais la perspective d'être déchirés par les babouins nous semblait moins affreuse que de supporter plus longtemps nos souffrances.

(A suivre.)

Illustrations de P. Cuvelier.
Traduction d'Henriette Loréau.



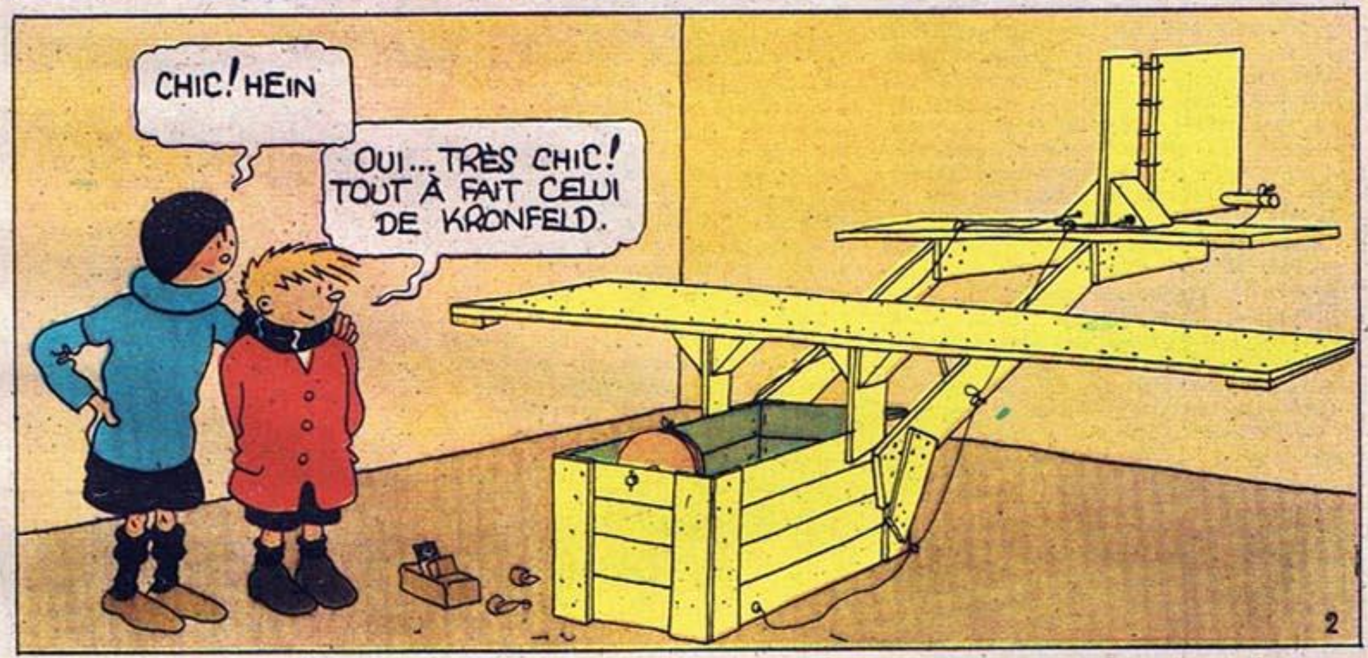
Les brutes vociférantes se détachaient comme de vrais démons sur la flamme du foyer...

TINTIN est là !
C'est jeudi prochain que vous retrouverez, avec ses amis, le capitaine Haddock et le petit Zorrino, sur les chemins du « Temple du Soleil » à la découverte de M. Tournesol.
Et tous les jeudis, à nouveau, TINTIN !

LES EXPLOITS DE

par









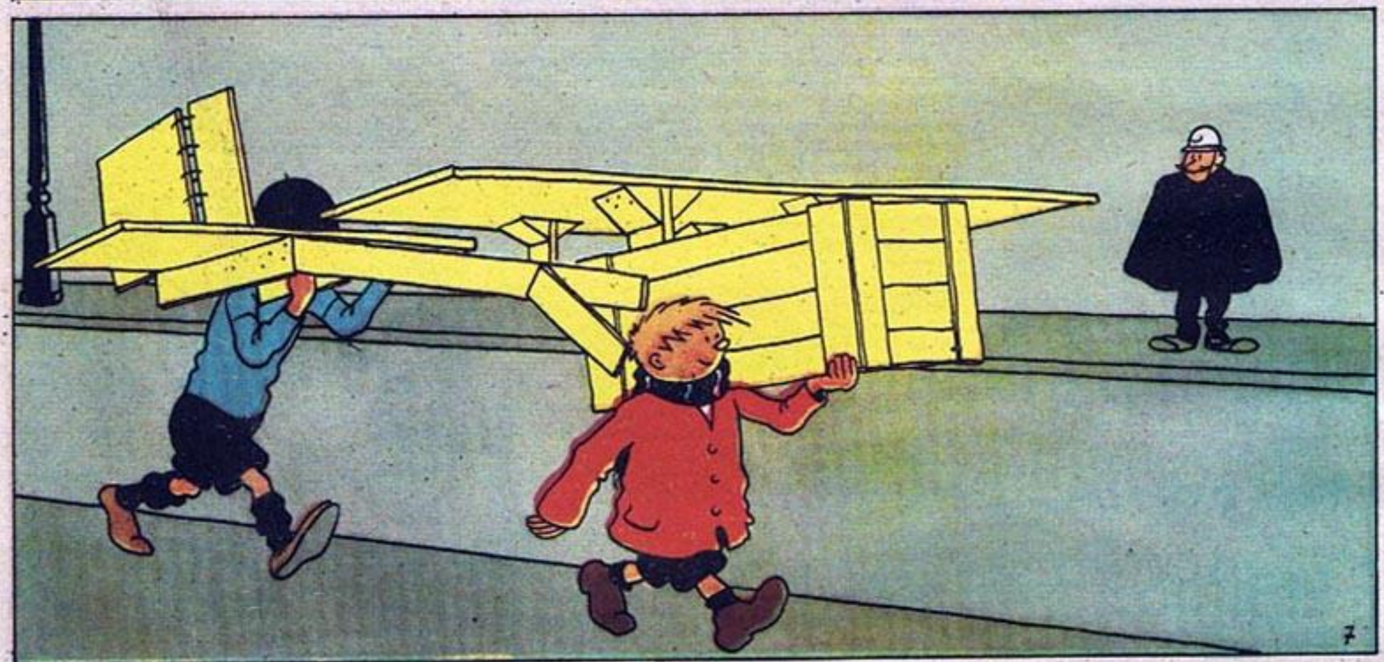
QUICK ET FLUPKE

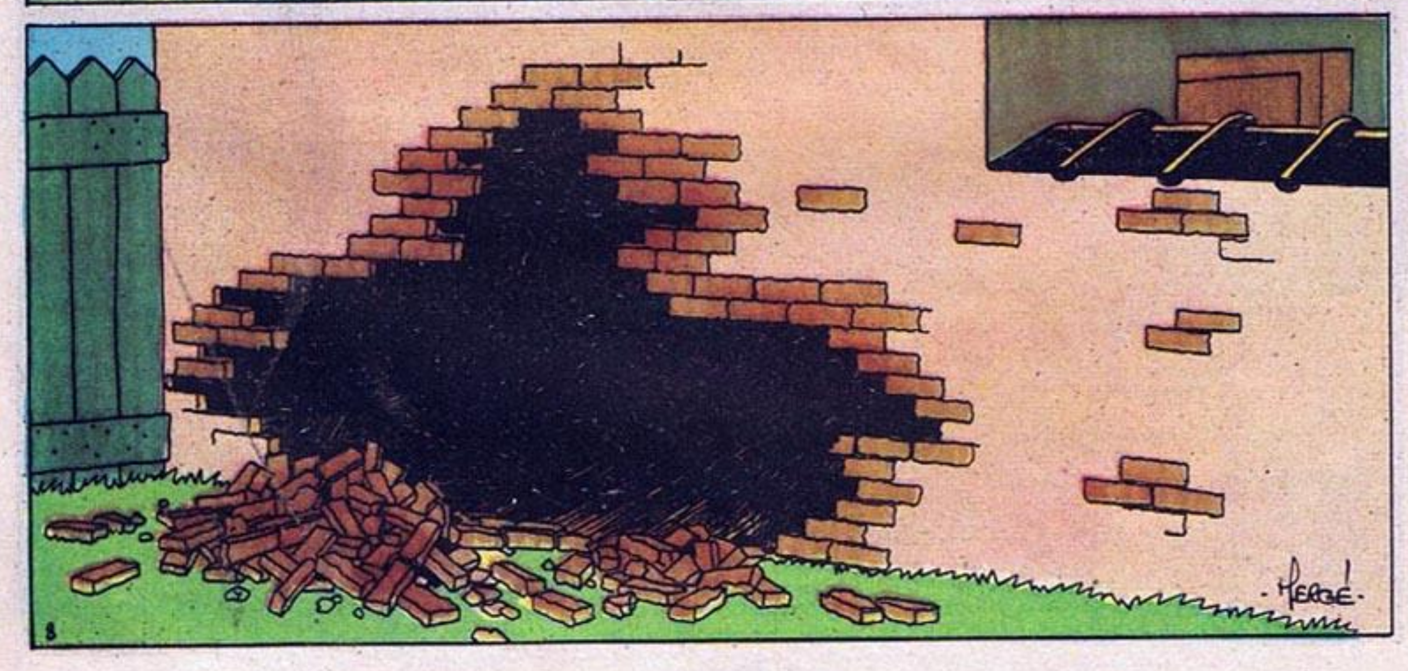
ERGÉ

Comment fabriquer un planeur ?











LE FANTOME DU GRENIER

Conte inédit de

WALTER O'GRADY

DEPUIS quelques mois, la famille Mitchell s'était retirée à la campagne dans un petit château qu'entourait un grand parc.

Si Mr Mitchell avait acheté ce château, c'était parce que ses enfants pourraient s'amuser dans le parc et se refaire une santé au grand air.

Les enfants de Mr. Mitchell étaient au nombre de trois. Il y avait d'abord Fred, l'aîné, qui pouvait avoir huit ans, puis venait Margaret qui le suivait de très près; et, enfin, le petit Jackie, âgé sans doute de cinq ou six ans.

Bien sûr, les trois enfants de Mr et Mrs Mitchell jouaient volontiers dans le parc, mais ils s'installaient aussi souvent des journées entières au grenier.

Avouez que c'était une drôle d'idée !

Certains jours, Mrs Mitchell grimpait jusqu'au grenier, afin d'y surprendre ses enfants en train de jouer. Elle découvrait tout un attirail de vieilles couvertures suspendues au moyen de cordes, des sièges recouverts de sacs, de gros volumes ouverts aux pages les plus coloriées. Alors, elle descendait à sa cuisine, rassurée par ces jeux innocents.

Un jour, cependant, découvrant le grenier dans un tel désordre, elle se dit qu'il conviendrait de ranger tout cela.

Le soir, à table, Mrs Mitchell informa les enfants de sa décision :

— Mes enfants, dit-elle, dès demain, vous aurez à faire place nette au grenier. Je m'en vais mettre un peu d'ordre là-dedans.

Tout de suite, les enfants protestèrent.

Ils semblaient tous trois fort inquiets à la pensée que des mains profanes pourraient bousculer les chers objets de leur grenier. Mais Mrs Mitchell se moquait bien de leur résistance.

— Ta ta ta, disait-elle, ce grenier doit être mis en ordre. Dès demain, votre père et moi nous y monterons avec des balais, des seaux, des torchons et tout ce qu'il faudra.

Et, en effet, très tôt, le lendemain matin, Mrs Mitchell, accompagnée de son mari, monta au grenier avec force balais et torchons.

Alors les enfants se retirèrent dans un coin du parc pour délibérer. Fred avait son plan, que sa sœur Margaret approuva dès l'instant qu'elle en eût connaissance. Quant au petit Jackie, il battait des mains et poussait des cris de Sioux, tant il était content de ce qu'ils avaient décidé.

Lorsque le repas du soir réunit la famille Mitchell autour de la table, Fred demanda poliment à sa mère s'il pourrait encore, avec son frère et sa sœur, aller jouer au grenier, à présent que celui-ci avait si bien été mis en ordre.

— Mais certainement, Fred, répondit Mrs Mitchell. Pourquoi n'iriez-vous plus jouer là-haut ?

Le lendemain matin, Fred, Margaret et Jackie montèrent donc au grenier avec tout leur matériel de campement. Et, durant tout le jour, c'est à peine si leurs parents les virent aux heures des repas. Parfois, Mrs Mitchell dressait l'oreille du côté de l'escalier, parce qu'il lui semblait entendre un va-et-vient inaccoutumé là-haut. Mais, sollicitée par les soins du ménage, elle n'y prêtait pas autrement attention.

Quelques jours plus tard, cependant, au lieu d'appeler les enfants à table, au moyen de la petite clochette de cuivre qui servait à cela, Mrs Mitchell préféra monter elle-même jusqu'au grenier, afin de les prévenir que le dîner était prêt.

Hélas ! mal lui en prit, car quelle ne fut point sa surprise, en poussant la porte du grenier, de constater que les enfants avaient remis tous les meubles, les malles, les paniers, les livres, les cadres à leur place première, c'est-à-dire qu'ils se trouvaient à nouveau rassemblés dans un indescriptible désordre.

Devant ce décor inattendu, Mrs Mitchell demeura sidérée.

— Ma parole, mes enfants sont devenus fous ! dit-elle. Qu'est-ce qui vous a pris de remettre tout cela comme avant ?

— C'est que, maman..., commença Margaret.

— Descendez tout de suite, coupa Mrs Mitchell. Vous vous expliquerez devant votre père.

Déjà Mrs Mitchell, qui était fort en colère, avait fermé la porte du grenier et elle descendait à la salle à manger.

Là, en présence de Mr Mitchell, qui avait été mis au courant par sa femme de la métamorphose du grenier, eut lieu la grande explication. Le chef de la famille avait pris son air des grands jours et il gonflait sa voix tant qu'il pouvait.

— Ainsi, dit-il, nous prenons toute une journée, votre mère et moi, pour mettre le grenier en ordre; et vous, par fantaisie, par caprice — je ne sais pourquoi, en définitive — vous vous amusez à défaire tout ce que nous avons fait. Ne trouvez-vous pas cela de l'insubordination grave ?

— On ne pouvait le laisser comme vous l'aviez disposé, précisa Margaret.

— Mais pourquoi ? pourquoi ? interrogea Mrs Mitchell, excédée.

Alors le petit Jackie, malgré les regards courroucés que lui lançaient son frère et sa sœur, vendit la mèche en révélant leur secret.

— C'est à cause du fantôme, dit-il.

Mr et Mrs Mitchell se regardèrent, ahuris par cette déclaration.

— Un fantôme ? Quel fantôme ? demanda Mrs Mitchell.

— Eh bien, le fantôme du grenier, maman, dit alors Jackie.

Mis en demeure de s'expliquer, les enfants, avec quelque réticence tout d'abord, finirent par révéler à leurs parents qu'un fantôme habitait le grenier, déjà bien avant qu'ils ne fussent venus s'installer au château; que le vieux John le leur avait appris, en confidence, dès le jour de leur installation, et qu'en effet ce fantôme, qui ne se montrait jamais, manifestait cependant sa présence par toutes sortes de gentillesses.

— Mais vous êtes fous, mes enfants ! s'écriait Mrs Mitchell en contemplant sa progéniture avec stupeur. Un fantôme ! Enfin, voyons, soyez sérieux. Les fantômes, ça n'existe pas !

— Et puis, renchérit Mr Mitchell pour les effrayer, les fantômes c'est méchant. Ça vous tire les cheveux, vous chatouille la plante des pieds, vous joue mille tours plus pendables les uns que les autres.

— Oh ! pas *notre* fantôme, papa, dit Margaret. Si tu le connaissais, tu ne parlerais pas ainsi de lui. Il est si gentil !

— Décidément, ma fille déraisonne ! constata Mrs Mitchell. Et sa folie a gagné ses frères qui me paraissent bien atteints.

— Allons, en voilà assez pour ce soir, dit alors Mr Mitchell. Allez vous coucher maintenant, les enfants. Nous aviserons demain quant à la punition qu'il convient de vous infliger pour votre rébellion.

Et les enfants quittèrent la table aussitôt.

Dès le lendemain matin, en attendant que leur père prononçât la fameuse sentence, les enfants avaient repris possession de leur quartier général, au grenier. Ils parlaient avec *leur* fantôme, que nul ne voyait, et ils inventaient mille féeries dans leur tête.

Soudain, ils entendirent comme une sorte de grognement lugubre qui montait de derrière les malles.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda Margaret.

— C'est le fantôme, peut-être, dit Jackie.

— Tais-toi, lui dit Fred. *Notre* fantôme n'est pas un sot. Il n'a aucune raison de grogner ainsi.

Mais, après le grognement, ce fut un remue-ménage du diable qui se fit entendre derrière les malles et les paniers.

— Ah ! ça ! c'est trop fort ! dit Fred. Il y a quelqu'un dans ce coin-là.

Alors il se leva pour aller voir ce qui se passait. Mais, au même moment, une grande ombre blanche se dressa, enveloppée d'un suaire, une cagoule sur la tête, et elle faisait de grands gestes tout en poussant des cris aigus.

— Mon Dieu ! s'écria Margaret, papa avait raison : il existe aussi de méchants fantômes ! Fred, qu'allons-nous devenir ?

— J'ai peur ! J'ai peur ! hurlait Jackie dont les cheveux se dressaient sur la tête.

— Attendez, dit alors Fred, vous allez voir comment on reçoit un méchant fantôme. Allons, sors de là, grand diable, que je te caresse les reins avec mon bâton !

Et, s'étant emparé d'un balai qui traînait là, à portée de sa main, Fred, fort en colère, se mit à cogner ferme sur le fantôme empêtré dans ses voiles. Déjà, sa sœur venait à la rescousse, et Jackie lui-même s'y mettait.

— Arrêtez ! Arrêtez ! cria alors le fantôme. Vous allez m'assommer !

Et les enfants reconnurent la voix de leur père.

Depuis ce jour, Mr Mitchell ne joue plus les méchants fantômes : il sait ce qu'il en coûte de vouloir les imiter. Mrs Mitchell a renoncé, de son côté, à mettre de l'ordre dans le grenier. Et les enfants sont très heureux, là-haut, parce que *leur* fantôme — le vrai, l'invisible, le gentil — n'est plus dérangé par personne...

le coin des timbrés

PHILIPPE LE BON (1419-1467)

AVANT Philippe le Bon, la Belgique n'existait pas; il y avait bien un duché de Brabant, un duché de Luxembourg, des comtés de Namur, de Hainaut et de Flandre, et une principauté de Liége, mais tous ces petits états, divisés en communes puissantes, n'étaient unis entre eux que par les intérêts du commerce. Sous la maison de Bourgogne, nos provinces formèrent une fédération. C'est donc avec raison que Juste Lipse appelle Philippe le Bon le fondateur de la Belgique.

Maître du domaine le plus riche et le plus prospère de l'Europe, Philippe le Bon, le grand duc d'Occident, était un véritable roi sans couronne. On l'admirait pour son luxe et sa richesse, on le redoutait à cause de sa puissance. Son entourage lui donna le titre de bon et la postérité le lui a conservé.

Par héritage, Philippe le Bon possédait la Bourgogne, la Flandre, l'Artois, le marquisat d'Anvers et la Seigneurie de Malines. Grâce à son habileté, à ses intrigues et à son argent, il y ajouta presque toutes les provinces belges. Il se fit admettre comme héritier du Brabant et du Limbourg; il força Jacqueline de Bavière à lui céder le Hainaut; il acheta le comté de Namur et le duché de Luxembourg; il se fit reconnaître comme le protecteur de la principauté de Liége.

Philippe le Bon chercha à promouvoir la prospérité des villes; mais il voulut aussi les soumettre complètement à l'autorité de l'Etat. Les communes tenaient à leurs privilèges et s'opposèrent à la politique du duc de Bourgogne : des révoltes éclatèrent à Bruges, à Gand, à Liége et à Dinant. Vaincues par les armées bourguignonnes, les villes furent frappées de fortes amendes et perdirent leurs privilèges.

Timbre belge, nº 578.

Fr. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?

TAILLE MOYENNE.

VOICI la taille moyenne de différentes races : Nègres du Stanley-Pool : 1,20 m.; Esquimaux : 1,51 m.; Malais : 1,61 m.; Chinois : 1,63 m.; Français : 1,65 m.; Russes : 1,67 m.; Belges : 1,68 m.; Anglais : 1,70 m.; Norvégiens : 1,72 m.; Nègres du Watussi : 1,90 m. Comme on le voit, les deux tailles extrêmes sont celles de deux races du Congo Belge !



IL N'Y A JAMAIS EU DE « BON VIEUX TEMPS ». Ecoutez plutôt !...

WILLIAM PITT, Premier Ministre Britannique, en 1783 :

« Je ne vois autour de nous, cette année, que ruine et désespoir ».

La Reine Adélaïde d'Angleterre, en 1837 :

« Je n'ai qu'un désir : jouer bravement le rôle de Marie-Antoinette dans la révolution qui vient ».

Louis-Philippe, en 1840 :

« Il ne faut peut-être pas perdre courage, mais nous vivons des temps si difficiles qu'on en a rarement vu de tels et qu'on n'en reverra sans doute jamais ! »

Lord Shaftesbury, en 1848 :

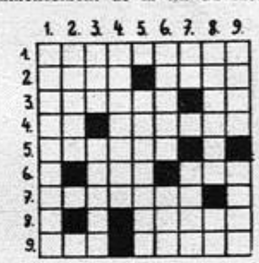
« Rien ne peut sauver l'Empire Britannique du désastre le plus total ».

Wellington, le duc de fer, en 1851, peu avant sa mort :

« Je remercie Dieu : il m'épargnera de voir la consommation de la ruine qui se prépare... »

A. O. Farelle, écrivain français, 1870 :

« Cette guerre, quelle que soit sa terminaison, est le commencement de la fin du monde ».



HORIZ. : 1. Enseigner. — 2. Fleur. - Crâne. — 3. Indignée. - Pronom. — 4. Adjectif. - Poisson. — 5. Oiseau rapace. — 6. Enlève. - Bouche. — 7. Serre étroitement. — 8. Oraison dominicale. — 9. Bordée de maisons. - Ote la tête d'un clou.

VERTIC. : 1. Avoué. — 2. Battre. — 3. Camp. - Ville d'Italie. — 4. Courage. — 5. Muse. — 6. Unité de mesure. - Rongeur. — 7. Pronom personnel. - Animal. — 8. Surprend. - Sert à lier. — 9. Prénom masculin. - Enduit de cire.

NOS PETITS PROBLÈMES

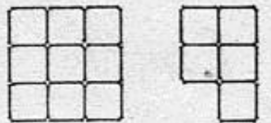
UN PARTAGE DIFFICILE.

UN père, en mourant, lègue sa fortune de la manière suivante : la moitié à son fils aîné, le tiers à son puîné et le neuvième à son cadet. Cette fortune est constituée par 17 chameaux. Comment va se faire le partage ?



JEUX DES BATONNETS.

DANS le dessin nº 1, enlevez huit bâtonnets de manière à obtenir deux carrés au lieu de neuf. Dans le dessin nº 2, enlevez trois bâtonnets de manière à obtenir trois carrés au lieu de cinq.



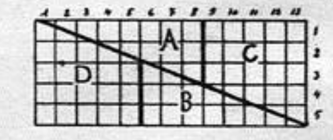
PROBLEMES DU Nº 31 (solutions).

LA MOUCHE

LA mouche aura parcouru 60 Km., les sportifs ayant roulé pendant 1 heure avant de se rencontrer.

ARITHMETIQUE AMUSANTE

DANS le dessin que vous avez sous les yeux, chacune des surfaces A, B, C et D est identique aux surfaces A, B, C et D qui ont paru dans le dessin de la semaine dernière : d'où 64 = 65.

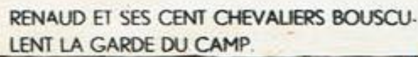


QUI VEUT DES ŒUFS ?

L'AMI de Tintin avait 15 œufs et il n'a pas eu besoin d'en casser pour servir ses clients : en effet, il vendit à Monsieur Dupont un demi œuf plus un demi œuf soit un œuf entier, un demi œuf étant la moitié de ce qui lui restait. Tintin lui acheta 2 œufs, Monsieur Tournesol 4 et le Capitaine 8. Faites le petit calcul en sens inverse, et vous verrez comme c'était simple.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



























(A suivre.)



J'AI très souvent entendu cette réflexion, de la part de gens non initiés qui assistaient par hasard à des essais de moto-modèles : « Monsieur, vous allez lâcher votre avion qui va atteindre une certaine altitude ; mais, quand le moteur s'arrêtera, il va tomber !!! »

S'il en était ainsi, il serait désespérant de passer des heures à construire un beau modèle, et de dépenser de l'argent, pour voir l'avion démoli au premier vol. Mais, rassurez-vous !...

Les modèles d'avions à hélice, quel que soit leur moteur, sont, en réalité, réglés comme des planeurs. C'est-à-dire qu'ils sont faits pour planer et atterrir correctement avec l'hélice arrêtée. Reportez-vous à ma chronique sur les planeurs, et vous comprendrez sans peine. Pour que l'appareil puisse monter avec ce réglage, on use d'un artifice, que les Américains appellent le « down thrust » ; c'est-à-dire que l'axe de traction de l'hélice est légèrement dirigé vers le bas. De prime abord, on croirait que cela doive faire descendre l'avion. Pourtant, si l'on y regarde de plus près, on constate que rendre l'axe de traction négatif sans toucher à l'aile ni au stabilisateur, correspond à augmenter l'angle positif de ceux-ci.

Sous l'effet de la traction importante de son moteur, l'avion prend donc de l'altitude, sous un certain angle souvent très important. Mais dès que l'hélice s'arrête, il bascule vers l'avant et redevient un planeur. Suivant ses qualités, il plane donc plus ou moins longtemps, et finit par un atterrissage correct... s'il se trouve sur un terrain convenable.

Méfiez-vous cependant de ces petits moteurs. Leur réservoir contient généralement pour 3 à 5 minutes de carburant, donc de vol. Si l'avion est bien fait et que nous le lancions avec le réservoir plein, il atteindra plusieurs centaines de mètres d'altitude ; puis il pourra planer pendant 10 minutes ou beaucoup plus. Pendant ce temps, il sera déporté par le vent, et nous risquons fort de le perdre. Si même nous pouvons le suivre des yeux, qui sait contre quel obstacle il percutera ou dans quel étang il choira.

C'est pourquoi les amateurs avisés font d'abord voler leurs avions sur de grandes plaines dégagées. Puis ils mettent à chaque vol dans leur réservoir le carburant nécessaire à une durée de moteur de 10 à 20 secondes. Dans ces conditions, l'avion ne sort pas de la plaine et fait des atterrissages corrects, sans casse. Je connais des amateurs qui ont fait ainsi des centaines de vols, pendant plusieurs années, sans jamais devoir faire une réparation sérieuse. La pratique du moto-modèle devient dans ces conditions un jeu scientifique passionnant, même et surtout pour les hommes.

Pour des vols de grande performance, on peut utiliser toute la capacité du réservoir, ou même ajouter un réservoir supplémentaire triplant ou décuplant la durée de vol. Les records obtenus ainsi sont de l'ordre de 2 à 3.000 mètres pour l'altitude, environ une heure pour la durée, et plusieurs dizaines de kilomètres pour la distance.

Quant aux chercheurs, aux ingénieurs en chambre, il est certain que ce genre de moteur, (se rapprochant des gros moteurs d'avions mais sur une petite échelle), leur permet de faire leurs expériences dans les meilleures conditions possibles.

Cela a donné naissance, en Amérique, pendant cette guerre, à un nouveau genre de sport très apprécié : le vol circulaire contrôlé. Là-bas, les Clubs construisent des pistes spéciales ; le public est admis aux compétitions qui font l'objet de paris souvent importants. Stimulés, les amateurs sont déjà arrivés à dépasser les 200 kilomètres à l'heure. Je vous reparlerai de cette question plus en détails.



NOTRE GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DE PETITE NAVIGATION

VIRELLES-CHIMAY - 15, 16, 17 Août 1947

50.000 FRS DE PRIX !...



Renseignements complémentaires (voir nos numéros 29 à 31).

DEPART DES TRAINS :

Les trains spéciaux qui attendront à Bruxelles et à Liége les voyageurs pour Virelles partiront le vendredi 15 août vers 13 heures. L'heure exacte du départ sera donnée dans notre numéro 33. Il y aura un arrêt et un embarquement à Charleroi pour le train de Bruxelles, à Namur pour le train de Liége. L'arrivée à Virelles-Chimay est prévue vers 15 heures. Il est donc bien entendu que tous nos amis qui se rendent à CHIMAY-VIRELLES doivent se rendre par leurs propres moyens, au départ des trains spéciaux embarquant aux quatre stations ci-après :

Dès leur arrivée à Virelles, tous les concurrents sont priés d'aller remettre leur bateau, muni d'une étiquette portant leur nom, prénom et adresse, au Pavillon « La Plage ».

Le vendredi vers 18 heures aura lieu l'épreuve d'élégance, dont le prix est constitué par une magnifique coupe.

Le samedi 16 août se disputeront les épreuves de vitesse à répartir en sept catégories (voir numéro de la semaine dernière). Le signal du départ des trois premières épreuves sera donné l'avant-midi. Quant aux quatre autres, elles auront lieu l'après-midi.

C'est le dimanche 17 août que se fera à Chimay, en présence des autorités locales, la remise des nombreux prix qui récompenseront les lauréats de notre grand concours de Petite Navigation.

Un service d'autobus reliera Virelles à Chimay ainsi qu'aux hôtels et campements environnants, afin de permettre à tout le monde de suivre les différentes phases du concours sans aucune difficulté.

Le départ de Virelles à destination de Bruxelles et de Liége avec arrêt à Charleroi et Namur est fixé vers 18 heures de manière que les amis de « Tintin » puissent être rentrés chez eux le soir même.

ATTENTION !

Pour les concurrents non accompagnés de leurs parents, « Tintin » organise un camp de trois jours sous la direction de chefs scouts et de routiers. Tous les amis de « Tintin » qui désirent en faire partie sont priés d'envoyer leur inscription signée par leurs parents, avant le 1er août avant minuit. Bien lire les instructions s'adressant respectivement aux membres du club et aux non-membres.

Voici quelques directives précises destinées aux campeurs.

a) En gare de Bruxelles et en gare de Liége, un routier se tiendra à leur disposition, muni d'une pancarte. Il leur indiquera l'équipe dont ils feront partie durant les trois journées du camp.

A Virelles même, en dehors des épreuves nautiques où les amis de « Tintin » feront concourir leur bateau, ils vivront une splendide existence de campeurs. Ils dormiront sous la tente, participeront à de grands jeux de plein air, à des exercices d'équipe, à des feux de camp, etc. Les parents ont tout lieu d'être rassurés. Depuis leur départ jusqu'à leur retour, tous les participants au concours qui ne sont pas accompagnés, feront partie d'une troupe bien organisée, conduite par des chefs expérimentés et vigilants.

QUE DOIVENT EMPORTER LES CAMPEURS ?

1) Un sac à paille. — 2) Une gamelle (ou une assiette), un couvert et un gobelet. — 3) Un savon et un essuie de toilette. — 4) Un pyjama. — 5) Un maillot de bain. — 6) Des couvertures.

Ceci est indispensable. Nous leur conseillons cependant d'emporter également :

1) Une paire de sandales. — 2) Une chemise, une culotte et des chaussettes de rechange. — 3) Un gros chandail qui leur viendra bien à point quand le soleil sera couché.

Ces différents objets peuvent aisément se placer dans une valise ou dans un bon sac de camping.

Que nos campeurs n'oublient pas non plus de se munir de timbres de pain, de timbres de viande et de timbres de margarine. Ils sont priés de ne pas oublier le beurre ou la confiture pour leurs tartines.

★

LES FRAIS.

Ils seront minimes. Pour le voyage aller et retour et pour le séjour (y compris l'hébergement, et la nourriture), leur montant s'élèvera à 200,— Frs pour les membres du club.

Quant aux amis de « Tintin » non membres du Club qui se rendront à Virelles, sans être accompagnés, ils seront nourris et logés dans des salles, par équipes pour le montant total de 250,— Frs, (voyage compris).

Tous ceux qui se rendent à Virelles par chemin de fer sont priés de se munir de l'une de ces sommes qui leur sera demandée au départ du convoi.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

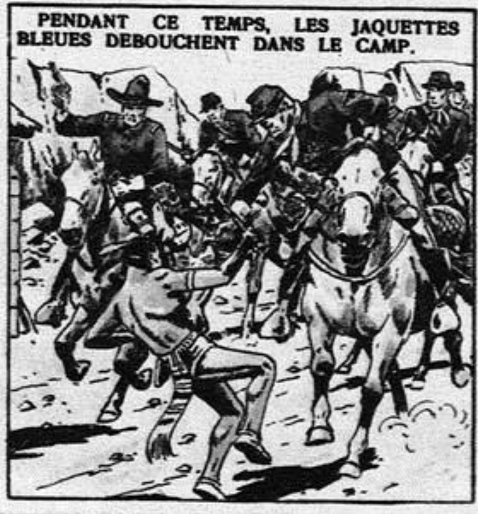
PAR LE RALLIC











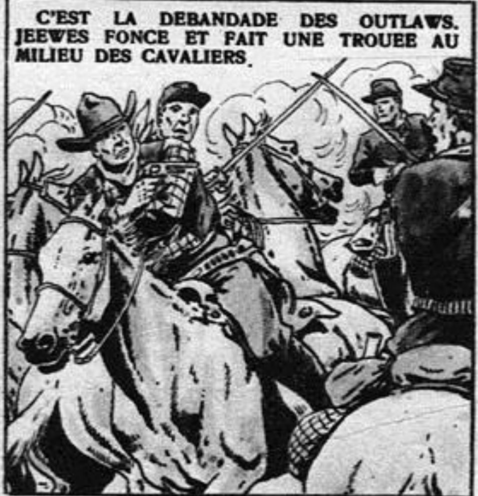














(A suivre.)



HIPPOCRATE

LES PREMIERS MÉDECINS

BIEN qu'elle soit la plus vieille du monde, la science médicale a été la plus lente à se développer.

Durant des milliers d'années, elle est restée enveloppée d'une atmosphère de magie où s'ébattaient esprits, génies et démons de toute sorte auxquels on attribuait la responsabilité des maladies.

Mais aujourd'hui que la médecine en est arrivée à force de progrès à opérer de véritables miracles, il ne serait sans doute pas dépourvu d'intérêt de jeter un regard en arrière, de voir comment opéraient les guérisseurs d'il y a 5 ou 6.000 ans et d'examiner les croyances sur lesquelles ils se fondaient.

Les premiers médecins dont nous avons conservé le souvenir sont ceux de l'antique Babylone. Mais avaient-ils réellement droit au titre de médecin ?

Pour eux, un malade est toujours quelqu'un qui est possédé par un esprit malin. Il s'agissait de débarrasser le corps de cet hôte indésirable et ils avaient recours, pour atteindre ce but, à des remèdes ahurissants comme l'intestin d'antilope et la bile de... médecin.

Les guérisseurs babyloniens étaient régentés par une loi qui fixait leurs honoraires et... leur éventuel châtiment.

« Si le médecin opère un patient avec un couteau et qu'il le guérit, dit le Code d'Hammourabi, il recevra 10 sicles d'argent. S'il s'agit d'un affranchi : 5 sicles d'argent; si c'est un esclave : 2 sicles d'argent. Mais si le médecin fait mourir son patient, on lui coupera les deux mains !!! »

Les chirurgiens de Babylone, comme on le voit, ne pouvaient pas se permettre d'avoir la tremblotte.

Ils ne possédaient d'ailleurs aucune connaissance anatomique. Pour eux le corps humain n'était qu'un ensemble de mécaniques mystérieuses et pleines de caprices.

C'est avec Hippocrate (IVe siècle avant J. C.), dont vous avez le buste sous les yeux, que débuta un semblant de science médicale. Hippocrate était le fils d'un asclepiade, sorte de prêtre-guérisseur qui opérait surtout dans les gymnases où il était devenu assez habile à réduire les fractures des athlètes et à guérir leurs luxations. Le jeune Hippocrate hérita du bagage scientifique de son père et s'efforça de l'enrichir. Il soutenait que le corps humain est formé de quatre éléments : de terre, d'eau, d'air et de feu, caractérisés par le chaud, le froid, le sec et l'humide, et qui produisent quatre humeurs. Aussi longtemps que ces humeurs sont mélangées dans la bonne proportion tout va bien. Mais gare, si l'une ou l'autre vient à augmenter !

Contre les débordements d'humeur Hippocrate préconisait les vomitifs, les ventouses et les saignées.

On peut sourire aujourd'hui de cette théorie ridicule mais, à l'époque, elle paraissait vraiment révolutionnaire.

Les Grecs eurent encore deux grands médecins Héraphile et Erasistrate. Ils vécurent tous deux à Alexandrie au IIe siècle avant J. C.

Héraphile fut le premier savant connu à effectuer publiquement des dissections (1). Il établit que le cerveau est le siège d'intelligence, distingua les artères qui battent et les veines qui ne battent pas et attribua la vie à quatre forces fondamentales : la force nutritive (foie et organes digestifs), la force calorifuge (cœur), la force pensante (cerveau), et la force sensitive (nerfs).

Son confrère et concurrent Erasistrate estimait au contraire que le sang constituait la source de la vie. Quant aux artères, il les imaginait bourrées d'un air spécial qui conférait l'énergie.

Nous sommes encore, comme vous le constatez, dans le domaine de la plus haute fantaisie. Ni Galien (né en 130) ni les douteux guérisseurs qui sévissaient au Moyen-Age ne furent capables de faire progresser la science médicale. Il fallut attendre la Renaissance avec sa merveilleuse et soudaine efflorescence de chercheurs parmi lesquels se détachent les noms d'Ambroise Paré, de Servet et surtout du belge André Vésale (mort en 1564).

Ce Bruxellois, d'origine assez obscure, fit exécuter aux connaissances anatomiques un bond de géant. Grâce aux dissections sans nombre auxquelles il se livra, il put établir une classification et une description complète des os, des muscles et des articulations.

Très vite, Vésale devint célèbre. Sa réputation de savoir le fit nommer médecin privé du roi d'Espagne. Mais les envieux le guettaient... Un jour, on lui amena à soigner un gentilhomme grièvement blessé en duel. Quelques minutes plus tard, on retrouva Vésale penché sur le corps dont il avait la responsabilité, en train d'en disséquer le cœur. On l'accusa, en dépit de ses dénégations, d'avoir achevé le moribond afin de pouvoir se livrer à des recherches anatomiques. Condamné à mort et gracié par Philippe II, il effectua un pélerinage à Jérusalem dont il ne revint jamais.

Mais de grands progrès restaient encore à faire.

C'est au médecin anglais Harvey (1578-1658) qu'échut l'honneur de réaliser le plus important d'entre eux. En examinant des crustacés et des poissons, ce chercheur patient et génial avait remarqué que le cœur devient dur lorsqu'il se contracte et que chacune de ses contractions chasse un flot de sang dans l'artère aorte. Il en vint à se demander où passait tout ce sang.

« A raison de deux onces (2) par pulsation, se dit-il, le cœur envoie dans le corps en une seule heure 450 litres de liquide !... C'est presque incroyable ! »

Il hasarda alors une hypothèse téméraire :

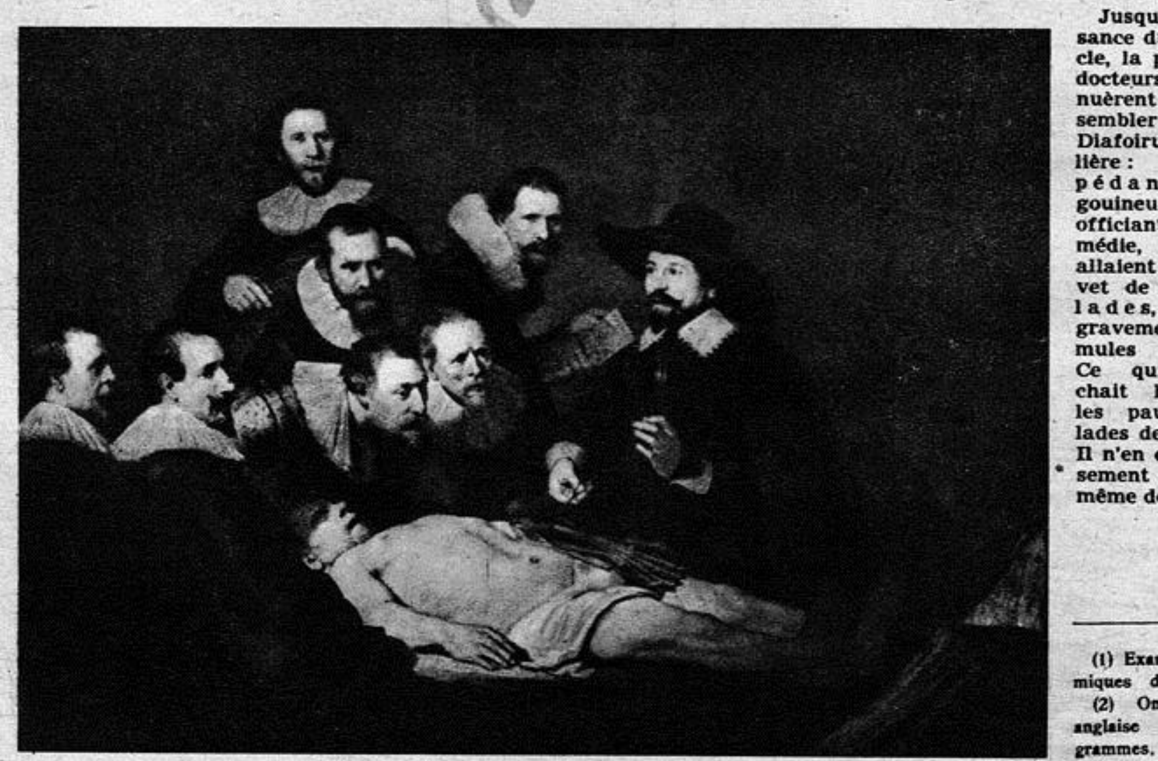
« Voyons, poursuivit-il, comme tout s'expliquerait bien si l'on se trouvait en face d'un mouvement circulaire du sang. »

C'est ainsi qu'Harvey fit l'une des plus importantes découvertes de tous les temps: celle de la circulation sanguine.

★

La médecine avait réalisé, dans le courant du seul XIXe siècle, plus de progrès qu'elle n'en avait accomplis en 5.000 ans. Mais ces bonds en avant ne furent l'œuvre que de quelques isolés peu écoutés et souvent même persécutés.

Jusqu'à la naissance du XIXe siècle, la plupart des docteurs continuèrent de ressembler au bon Diafoirus de Molière : grotesques pédants, baragouineurs de latin, officiants de comédie, qui s'en allaient au chevet de leurs malades, répétant gravement des formules ampoulées. Ce qui n'empêchait hélas pas, les pauvres malades de trépasser. Il n'en est heureusement plus de même de nos jours.



LEÇON D'ANATOMIE DE REMBRANDT

(1) Examens anatomiques des cadavres.
(2) Once : Mesure anglaise valant 28,35 grammes.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





















(A suivre.)